

FUTURS FANTASTIQUES

Vendredi 10 décembre 2021

Grand Auditorium

Yves Citton, Conférence introductive : Intelligence artificielle et/ou études cosmologiques ?

Je viens, moi, des humanités, de la littérature, donc je ne suis pas du tout un spécialiste d'IA ou de questions d'archivage et je vais essayer de mettre en rapport les questions d'intelligence artificielle avec des questions d'étude. Ce mot d'étude me semble important à repenser, peut-être.

D'abord je vais aller vite sur quelques banalités sur la notion d'intelligence et d'intelligence artificielle. Pour rappeler que « intelligence » ça peut venir du latin *inter-legere*, que *legere* ça veut dire « choisir », comme « élire » dans la langue française contemporaine, mais forcément pour nous, si on s'intéresse aux bibliothèques ou aux archives, on entend aussi « lire ». J'aime bien entendre justement l'intelligence artificielle comme des lectures, des entre-lectures et il n'y a pas, pour les humains en tout cas, de lecture sans interprétation – et ce sera peut-être une des différences entre les humains et certains types de machine en tout cas : cette nécessité ou ce caractère inévitable de l'interprétation quand les humains lisent un certain nombre de choses. Et donc cette racine de *legere* ou d'intelligence, on la retrouve dans « collection » qui est forcément importante pour les archives, et dans « sélection » qui est aussi importante pour le travail des archivistes et des bibliothécaires.

Du côté artificiel, je vais aller plus vite, juste pour à la fois faire référence à quelque chose de très concret, qui est que ces inter-lectures ou ces lectures finalement de machines par des machines, ça se fait tout le temps, vous le savez, à travers des phénomènes de bases de données et de choses qui travaillent dans les bases de données, que la caractéristique peut-être de ces intelligences (je n'aime pas tellement l'idée d'artificielle parce que l'intelligence humaine est artificielle elle aussi : elle est façonnée, elle est farcie d'art, d'artisanat, donc parlons plutôt d'intelligence mécanique), c'est la prescription, la programmation, c'est écrit à l'avance, il n'y a pas vraiment de surprise. C'est une possibilité, pas toujours actuelle mais une possibilité d'exhaustivité. Donc il n'y a justement pas forcément de sélection subjective, ce qui est le cas dans l'intelligence humaine. On peut avoir des pratiques d'aléatoire si jamais il n'y a pas de possibilité d'exhaustivité et, de nouveau, l'aléatoire est finalement très difficile dans le domaine humain.

Donc toute intelligence ou toute archive est à la fois artificielle, et donc intelligence.

Pour aller un petit peu plus vite et laisser, j'espère, un peu de temps à la discussion, je ne vais pas vous refaire une histoire de l'automatisme parce qu'il me semble que de parler d'intelligence automatique et mécanique c'est peut-être plus précis, mais bon vous connaissez tous ces dates d'externalisation progressive de... De quoi ? Peut-être je vais juste me garder sur le dernier moment, sur le moment dans lequel on est maintenant, où il me semble que ce qui nous spécifie, ce qui spécifie l'IA telle qu'on l'envisage aujourd'hui (après, disons, 2010) c'est ce que deux théoriciens des médias étasuniens ont appelé « worldly sensibility ». Pour quelqu'un qui s'appelle Mark Hansen « worldly sensibility », c'est

de nous rendre conscients du fait que, sur toute la planète, même si très inégalement, il y a de plus en plus de capteurs, de censeurs qui accumulent des données, qui sentent, qui sont en quelque sorte attentifs à ce qui se produit en terme de température, en terme d'humidité mais aussi bien à ce qu'il y a dans notre frigo si on a un frigo connecté, ce qu'on regarde sur nos écrans, etc etc. « Worldly sensibility » renvoie à une sensibilité mondiale ou mondaine, disons. Et il y a quelqu'un d'autre qui s'appelle Benjamin Bratton qui a fait un beau livre que vous devez connaître qui s'appelle *The Stack*, qui parle, en anglais, de computation « at a planetary scale », pour nous rendre sensibles au fait que ces capteurs et ces censeurs distribués sur la planète induisent un mode de computation qui doit se penser justement au niveau de la planète.

Et donc cette externalisation progressive de certaines facultés, les automates ont externalisé des mouvements physiques (la machine à vapeur c'était ceci) mais qui passent à des processus mentaux, on peut externaliser des calculs (une capacité de calculs) depuis Pascal au moins, des opérations logiques peut-être avec Babbage et Ada Lovelace ; aujourd'hui des écritures de textes avec du journalisme sportif ou boursier qui s'écrit un petit peu tout seul, et avec ce « worldly sensibility » et « computation at a planetary scale », on peut parler d'attention à l'environnement.

Qu'est-ce que c'est qu'une attention à l'environnement ? Il me semble que c'est ce qui est à l'horizon de cette IA telle qu'on l'imagine dans un futur plus ou moins fantastique qui est peut-être un présent plus ou moins inquiétant aussi, comme justement des capacités d'entre-lecture, des machines qui lisent des machines, des humains qui lisent des machines, et tout ceci qui essaie de lire, sélectionner, collectionner des données et des informations sur le monde planétarisé dans lequel on vit, avec forcément la question qui reste : quel rôle pour ce qu'on appelait ou ce qu'on continue d'appeler des esprits humains ?

C'est là où le terme d'« étude » me semble particulièrement important à réactiver. On sait tous, on dit tous qu'on fait des études, en général quand on dit qu'on fait des études ou qu'on a fait des études c'est qu'on est plutôt jeune et qu'on est en formation. Moi j'aime bien dire que je suis autant étudiant à l'université Paris 8 qu'enseignant à l'université Paris 8. Et ces pratiques d'études, on peut les caractériser d'une façon un petit peu plus intéressante que simplement dire que c'est une période de la vie de laquelle on sortirait, et pour ceci je fais référence à deux sources, qui sont plutôt des sources philosophiques ou poétiques.

Le premier c'est Giorgio Agamben, le philosophe italien, qui a dit des choses un petit peu bizarres maintenant sur la pandémie, le COVID et la vaccination, donc peut-être que vous avez entendu parler de lui de façon pas très élogieuse dans les dernières années. Mais il a aussi fait des travaux très très importants il me semble, en particulier quelques petits articles sur la notion d'étude. Giorgio Agamben, donc (en italien – la diversité des langues est très importante dans cette approche planétaire de la computation) fait jouer les proximités (qui marchent assez bien, et en français, et pour nos traducteurs/ traductrices en anglais) entre *studenti* les « étudiants », donc, soit que nous avons été, les étudiantes que nous avons été, ou que nous sommes toujours finalement, *studiosi*, les « studieux », (et là on sent que c'est un peu la même chose mais pas complètement : être studieux, c'est une certaine attitude, c'est pas une carte d'étudiant, c'est pas un statut social, c'est une certaine attitude un petit peu méticuleuse, un petit peu bizarre, un petit peu perdue dans des choses comme des livres, des idées), et le *studio*, au sens où c'est d'abord un espace, un lieu. Par exemple un studio d'enregistrement c'est un lieu dans lequel on s'isole du bruit ambiant, on s'isole de la

communication pour pouvoir faire quelque chose qui requiert un peu de silence, qui requiert justement une suspension de cette communication de données, d'algorithmes qui circulent à la surface de la terre, donc le studio comme retraite en quelque sorte ; et les *studie* qui sont à la fois les études qu'on fait mais les études aussi qu'on fabrique, au sens je crois comme en français (et je crois que de nouveau en anglais ça fonctionne assez bien) de dire qu'on peut faire des études pour piano, ou avant de faire le tableau qui va être un chef-d'œuvre on fait des études avec des petites esquisses.

Et il me semble que comprendre tout ce dépliement de mots étymologiquement liés à la notion d'étudier est important pour comprendre une première chose que j'associe à Agamben et à la notion d'étude : c'est que ça demande un certain retrait. Retrait de quoi? De la circulation, de la communication, et peut-être encore plus de la production, de la productivité, des impératifs économico-financiers de croissance et de production. Donc ça, c'est une première dimension de la notion d'étude, qui reste quand même très justement retraite, isolationniste, peut-être même un peu individualiste.

Et c'est pour ça qu'il me semble très important de la compenser, de la compléter, avec ce que font un poète qui s'appelle Fred Moten, poète philosophe, et quelqu'un qui a étudié et enseigné dans des écoles de management par ailleurs, et qui maintenant est plutôt un philosophe politique qui s'appelle Stefano Harney. Dans un texte qui s'appelle *The Undercommons* (une série de textes que vous trouvez en ligne), ils parlent de « study » et plus spécifiquement de « black study » avec une ambition (aussi alors pas forcément décoloniale) de regarder la réalité sociale à partir de ce qu'ils appellent les « undercommons », des « inners-cities » américaines (ce serait des « banlieues » en France). Là, eux nous disent, les études, c'est ce qui se fait dans les allées des mauvais quartiers, lorsque des jeunes gens se retrouvent dans des allées de mauvais quartiers, ils ne sont pas à l'université, ils ne sont pas en entreprise, ils ne font rien de productif, ils discutent, ils conversent, ils plaisantent, ils rigolent, ils cultivent leur socialité. Ils font les choses avec les autres, ils pensent avec les autres.

Donc ils proposent ce qui n'est pas une définition mais un rappel du fait que les études, souvent, ça se fait avec les autres, et c'est important de le faire avec les autres, dans je dirais une co-présence, dans une co-présence à égalité de statut, ce n'est pas une autorité qui vous dit ce qu'il faut apprendre. Vous discutez, vous êtes d'accord, vous essayez d'argumenter etc, Essayons d'identifier ces pratiques d'étude pas seulement, surtout pas seulement à l'université ou dans des bureaux d'études, mais très généralement cette intelligence de s'écouter, de se lire, de s'interpréter les uns les autres, de faire des lectures croisées, des débats interprétatifs à partir d'attentions pluralistes, à partir d'un partage de compétences et d'incompétences, et – et ça c'est un mot clé pour Moten et Harney – d'un partage des incomplétudes : on rentre en étude à partir du moment où on reconnaît et on valorise nos incomplétudes mutuelles qui peuvent s'échanger, et, justement, entrer en conversation.

Là je vais aller vite (j'y reviendrai peut-être à la fin) pour essayer de dire que ces lieux d'étude qui sont des studios qui ont l'air un petit peu enfermés parce qu'on met des portes, c'est un peu, chez Virginia Woolf « *A Room of One's own* » : on a besoin de pouvoir fermer la porte pour pouvoir faire des études et pas être dérangé par les enfants, par les téléphones, etc. etc. Donc là, il y a un côté un petit peu petit, même si les études Moten et Harney ça se fait à plusieurs, mais ça se fait en petit groupe : je crois qu'on ne peut pas

aujourd'hui ne pas essayer de penser mes échelles planétaires et ce que je vous propose ici c'est de commencer par distinguer dans ces échelles planétaires différentes façons de les aborder.

D'habitude on parle de global, on oppose le local au global : tout à l'heure je vais parler de cosmo-local justement pour essayer de découpler ou de pluraliser cette opposition assez simpliste.

Donc oui, on a le global. Et le globe, on peut le définir comme ce qui relève d'une économie financière de valorisation qui donne un prix aux choses, qui s'articule ou qui structure une logistique qui fait que ces appareils, je pense, viennent de Chine, etc. et une infrastructure aussi de financement et de finance donc ça, d'accord c'est le globe, c'est la globalisation dont on vit d'ailleurs depuis plusieurs décennies, voire plusieurs siècles mais qui s'est accentuée au cours peut-être des 40 dernières années.

Ça n'exclut pas (et au contraire ça doit se penser avec) les mondes : les mondes, ils sont toujours au pluriel dans la définition que je vous en propose parce que c'est des cultures. Nous avons nos mondes : quand on pense la fin du monde, c'est toujours la fin de notre monde parce que c'est un monde culturel, qui a des valeurs mais pas forcément et pas seulement des valeurs financières, d'autres types de valeurs (idéologiques, religieuses, esthétiques, etc.).

Il y a aussi la couche de la terre, là ce serait les « Terrestres » de Bruno Latour, où nous vivons toutes et tous sur des territoires à échelle toujours variable, à géométrie variable parce que ce qui est le plus important peut-être dans le territoire, c'est les effets non seulement de citoyenneté mais les effets des mitoyenneté : qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté de la frontière de ce que je définis comme mon territoire ? C'est d'habitude ce qu'il y a dehors, de l'autre côté de la frontière qui va conditionner mon territoire, mais en tout cas, on a cette couche de la terre.

De l'autre côté du globe, il y a aussi une suite de la colonisation militaire qui est une géopolitique avec des accords internationaux (qui réussissent ou qui ne réussissent pas à se faire à Glasgow) et finalement on a cette notion de planéarité. Le prochain numéro de « Multitudes » est sur la planéarité, et donc je trouve important d'en parler, de diffuser un petit peu ce terme. C'est quoi la planéarité ? C'est de considérer la terre d'un point de vue terra-formateur, non pas que la terra-formation ce serait d'aller sur Mars pour rendre Mars ou je ne sais quoi vivable mais ça serait de protéger l'habitabilité de la terre.

Donc du point de vue de la planète, il y a des conditions physico-biologiques qui font qu'à plus de 45 degrés, avec un certain taux d'humidité, le corps humain ne fonctionne plus, et donc il faut absolument prendre en compte, au-delà de la géopolitique du globe, des mondes, etc..., cette pression (à laquelle on s'éclaire maintenant) de la planéarité (et à laquelle on s'éclaire par justement la computation à l'échelle planétaire). Parce que, finalement, le GIEC et ses équations qu'on voit dans la Gare du Nord (si vous y avez fait attention à Paris), ces équations climatiques... : c'est la computation. C'est une forme parmi bien d'autres de cette IA, de cette intelligence artificielle, de cette computation à l'échelle planétaire.

Alors, quand on pense l'IA de cette façon, il me semble qu'il y a quelques illusions de grand remplacement. Le grand remplacement, pour les français ici ça résonne avec des choses

assez tristes qui sont en train de se passer dans la politique locale, mais je crois que cette illusion du grand remplacement existe aussi ailleurs en particulier en IA, lorsqu'on dit qu'en 1996 Kasparov étant battu par une machine ou un programme *deep blue*, ce serait la victoire de la machine sur l'humain.

Ce genre de discussion repose sur tout un nombre d'illusions dont je vais juste en relever une qui prend un petit peu de forme : c'est d'oublier (mais ça on le sait tous) que les machines, c'est pas des machines, c'est des programmations humaines, c'est des opérations humaines qui passent par des machines ; mais surtout d'oublier (et ça, il y a pas mal de gens qui le répètent assez souvent, heureusement) que ce qu'il y a de toujours plus fort que des machines ou des appareils, c'est des humains assistés par des machines. Et aujourd'hui Kasparov avec des logiciels et avec des machines est plus fort que toute machine (que je sache, peut-être vous allez me corriger vous connaissez tout ça mieux que moi) ou que tout joueur d'échec.

Donc toute intelligence est un mixte impur (il me semble que la notion d'impureté est centrale là-dedans) d'automation, que ce soit des automations machiniques ou que ce soit des automations incarnées, *embodied* (Kasparov c'est une automatisation de certains mouvements anticipés d'échecs que moi je suis complètement incapable de faire avec mon corps), donc d'automation externalisée et incorporée, d'intuition, d'improvisation et donc je dirais un mixte impur d'IA, d'intelligence artificielle et d'études.

Alors si on en vient maintenant à ce qui nous préoccupe je crois aujourd'hui : c'est ce qui se passe dans les bibliothèques, dans les musées et dans les archives.

On a eu une autre [illusion], en tout cas moi je me rappelle qui ne suis pas spécialiste donc peut-être que vous le l'avez jamais eue, mais il me semble [que] dans le discours commun qu'on a pu avoir sur les archives, on a eu cette autre illusion du grand remplacement qui annoncerait une mutation entre les archives centralisées comme la BnF vers des archivages distribués par Napster, par BitTorrent, en gros, une mutation vers le *peer-to-peer* qui ferait que c'est beaucoup plus sûr finalement d'avoir des centaines ou des milliers de petits disques durs qui gardent les mêmes fichiers plutôt que de tout concentrer dans un endroit qui peut être bombardé etc., et c'est un petit peu l'intuition d'internet au moment de la guerre froide.

Ensuite, on aura une deuxième mutation de l'internet en *peer-to-peer* avec les années glorieuses 90 et 2000 vers l'horreur d'un capitalisme de plate-forme où tout se fait recentraliser avec Facebook, avec Google, avec tout ceci. Et tout ceci, il me semble que ça repose à chaque fois sur des illusions de grand remplacement parce qu'en fait tout ceci survit, il y a toujours heureusement des BnF, il y a toujours du *peer-to-peer* qui diffuse certains dossiers et il y a des plateformes qui rajoutent une couche là-dessus qui peut être très problématique mais qui n'efface pas, en tout cas (peut-être que vous allez me dire le contraire parce que vous connaissez mieux que moi) les pratiques de *peer-to-peer*.

Donc ce qu'il y a à penser dans ce mixte impur, c'est vraiment la coexistence d'archivages superposés à des échelles diverses et là je vais prendre deux exemples un petit peu extrêmes :

- D'un côté la BnF, la British Library etc., qui sont investies d'une autorité officielle – lorsque je parle d'autorité c'est que, quand j'ignore l'orthographe ou la graphie d'un

nom d'écrivain français, je vais sur le site de la BnF pour voir si la BnF met un L majuscule à Charles Tiphaigne de La Roche ou pas, et puis si la BnF le dit, je m'y plie parce que ça fait autorité

- De l'autre côté, des toutes petites entreprises d'archivage aussi, de diffusion aussi, de muséification aussi si on veut. Là, l'exemple que j'aime bien prendre c'est celui du poète américain Kenneth Goldsmith qui est fameux pour les pratiques de *uncreative writing* et qui est aussi fameux parce que c'est lui, pendant plus de vingt ans je crois, chaque soir quand il a fini un peu son travail prend un verre de whisky et il enrichit Ubuweb, cette base de données incroyable de choses diverses ayant trait à la poésie, l'art contemporain, musique, etc. (Si ça vous intéresse, Kenneth Goldsmith vient de sortir un livre qui s'appelle *Duchamp Is My Lawyer* qui va être traduit en français prochainement à Jean Boîte Editions). Donc là, ce n'est pas officiel, ce n'est pas institutionnel, ce n'est pas lié à des états, il y a quelqu'un qui fait sa base de données, qui fait son petit musée, qui le met à disposition et qui est devenu pour je crois des milliers ou des centaines de milliers de personnes au fil des années une pratique centrale d'archivisation et de partage avec toutes les possibilités intermédiaires.

Alors, comme je le disais avant, ce qui me semble plus intéressant dans les questions de l'IA, c'est moins l'automation qui se poursuit et qui s'accélère peut-être que les échelles, les échelles planétaires auxquelles participent et la BnF et Ubuweb malgré leur taille, leur budget et leur personnel tout à fait incomparables.

Et là, moi j'ai des questions, des questions pratiques pour vous je pense, j'espère qu'on va y répondre durant la journée.

On peut imaginer, on peut craindre, c'est à voir, une standardisation globale des opérations cognitives induites par l'IA dans la mesure où ces opérations cognitives sont alors d'une part déléguées par des machines – la lecture se fait par des *crawlers* avant de se faire par des humains – mais aussi dans la mesure où ces opérations cognitives déléguées à des machines on vient ensuite, par effet idéologique, les re-projeter sur les humains. Je crois qu'on peut lire sans être conspirationniste ou démonisateur, tout un développement de la philosophie cognitiviste (des sciences cognitivistes disons) comme ayant à travers la cybernétique essayé de modéliser l'esprit humain (faire des machines), et ensuite re-projetant sur l'esprit humain les catégories qu'on a faites et qu'on a développées à travers des machines.

Est-ce que c'est bien, est-ce que ce n'est pas bien ? Je crois comme tout, il y a des choses très très merveilleuses qui se passent et puis il y a des dangers dont il faut être conscient.

Et là, mes questions seraient si – et là je pense que vous pouvez y répondre, peut-être que la réponse est évidente pour vous et j'espère que vous pourrez m'éclairer là-dessus – les travaux de catalogage, d'archivage, de bibliothèques, de musées qu'on soit à Paris ou à Mumbai, est-ce que les automatismes, les critères, les pertinences sont déjà homogénéisées ? Est-ce qu'on a les mêmes machines finalement qui travaillent, ou qui travaillent de la même façon parce qu'on aurait les mêmes logiciels ? Est-ce qu'il faut penser que les langages de programmation, de microprocesseur sont en deçà des différences culturelles et linguistiques ?

Apparemment à la troisième question on répondrait oui. Pour les questions antérieures, je n'en suis pas sûr et là ça m'intéresse de savoir ceux d'entre vous, celles d'entre vous qui aient peut-être une bonne connaissance de ce qui se passerait à Lagos, à Paris et à Beijing : est-ce que tout ça est déjà homogénéisé par l'homogénéisation des hardwares ou des machines ?

J'en viens à des choses peut-être plus précises pour justement (pardon j'ai mis bibliothèques archives et j'ai oublié les musées donc je vous prie de m'excuser de l'oubli de musées comme troisième terme de la journée) les penser comme des lieux : qu'est-ce que ça peut être comme lieu un musée, une archive ou une bibliothèque dans cet espace planétarisé dont je parlais tout à l'heure, et au niveau écologique, et au niveau de la computation à l'échelle planétaire ? Il me semble que c'est d'abord des lieux de stockage : on a des fonds propres qui constituent une sorte d'intelligence. Je n'ai pas développé tout à l'heure, mais on peut parler d'« intelligence potentielle » ou d'intelligence qui reste à actualiser, qui est là soit sous forme de livres sur des rayonnages de bibliothèques, soit sous forme de données sur des serveurs, une « intelligence potentielle ». Une archive, une bibliothèque ou un musée c'est aussi des connexions forcément à travers le numérique : la BnF est connectée avec des chercheurs mondiaux qui se retrouvent aujourd'hui un petit peu ici ou qui sont en ligne à regarder, donc c'est une intelligence qui travaille, qui a travaillé, qui est élaborée par des IA et par des machines qui résonnent ou qui s'entre-lisent au niveau planétaire et c'est une co-activité constante d'attention automatisée et d'attention bibliothécaire, de curation, etc.

Mais les bibliothèques, on l'a vu tout à l'heure aussi avec la présentation de ce qui se faisait sur le plateau de Saclay, c'est aussi des lieux d'étude (et ici, à la BnF, beaucoup d'entre nous venons – ou venions – pour travailler, pour faire des études). Qu'est-ce que c'est comme lieux d'étude ? C'est des lieux d'étude par les bibliothécaires, entre les bibliothécaires, par les utilisateurs/utilisatrices, et aussi (« études » il me semble que là, ça se fait je crois en particulier à travers Gallica Studio mais sans doute pas seulement à la BnF) accueillir et interagir avec ce qu'on peut appeler l'*open source* intelligence, toutes ces associations, tous ces petits Ubuweb plus ou moins personnalisés ou plus ou moins collectifs qui développent une intelligence collective, qui la mettent en réseau donc qui gagnent à se brancher sur quelque chose comme un institut centralisateur comme une institution centralisatrice comme la BnF.

Et pour essayer de caractériser peut-être de façon un petit peu surprenante ces lieux que sont les lieux d'archivage, les lieux de musées et de bibliothèques, je vais faire un détour par une chercheuse sud-africaine je crois, qui s'appelle Ruth Simbao qui parle d'orientations cosmologiques. Peut-être que vous avez vu ce terme ailleurs, moi je ne l'avais jamais vu avant de la lire : « cosmolocal ». Elle fait référence, pour ces orientations cosmologiques, à des attitudes, des pratiques, des rituels qui à la fois affirment et intensifient une particularité locale, une spécificité : ça se fait à Paris ou ça se fait à Lagos ou ça se fait dans cet endroit-là, sur ce territoire-là mais ça se fait en innervant ce territoire par des connexions cosmopolites. Et elle dit ceci, dans une citation en anglais qui je pense est diffusée donc je vais essayer de la traduire rapidement en français : « le cosmolocal est davantage à penser à propos d'orientation incarnée, d'attitude, d'interrelation plutôt que de localisme ou plutôt qu'en termes justement d'être ici plutôt que d'être de l'autre côté de la frontière, parce que l'endroit lui-même, *place*, est constitué de relations, de conversations toujours évolutives et mouvantes entre des êtres vivants et des environnements, et que l'endroit est constitué aussi de processus toujours en développement qui sont simultanément enchevêtrés dans le

temps et dans l'espace à différentes échelles. Et ce qu'elle nous dit peut-être d'encore plus surprenant (et donc je vous l'envoie et vous verrez si ça peut vous être utile dans les réflexions), c'est que ce lieu *place*, et en particulier ces lieux cosmoloaux, sont moins à considérer comme des données (on pourrait se dire que ici, l'endroit où on est, on regarde le GPS et ça va nous donner justement des données d'où on est localisé), c'est moins des données, c'est aussi des données mais c'est moins des données que, elle prend cette catégorie anthropologique de *trickster*, je ne sais pas très bien comment la traduire : souvent on garde *trickster* en français. En gros, c'est une mauvaise traduction mais disons « farceur ».

Le lieu lui-même serait un *trickster*. Penser la BnF comme *trickster* et qu'est-ce que ça fait ? Ça fait que les êtres et les lieux ne se limitent pas à ce qu'ils sont. Il y a quelque chose qui peut se passer, des trucs qui peuvent se passer et je dirais que ces trucs c'est justement ce qui émerge dans les études et en particulier dans les études qui se nourrissent de computation, de formes de pensée que les êtres humains avec leur cerveau admirable mais limité ne peuvent pas produire eux-mêmes ou elles-mêmes, des trucs se produisent au contact des études et de l'intelligence artificielle dont les lieux d'archives, les lieux de musées et de bibliothèques seraient un opérateur particulier. Et là je vous donne une citation où elle essaie de préciser ce qu'elle entend par cette notion de *trickster* en terme de lieu : « comprendre le lieu comme un personnage de *trickster* ça veut dire reconnaître que l'endroit (le lieu) est constituant, *constitutive*, il est constitutif mais plutôt constituant. Les *trickster* sont souvent des *shape-shifters*, des modificateurs de forme, on pourrait dire des transformateurs créatifs, génératifs, inventifs. Les lieux ne sont pas facilement épinglables à justement un être, une identité, quelque chose qui doit être fait parce que les *tricksters* sont subversifs, ils sont sans frontière ou ils menacent les frontières, ils sont multiples, ils travaillent sur les seuils, ils sont liminaux et ce sont des agents de trouble espiègles ». En quoi la BnF peut être un agent de trouble espiègle ? Ça, pour moi, c'est un beau défi. Et enfin « les lieux, il faut aussi les comprendre comme des processus dynamiques : les *trickster* sont adaptables, ce sont des négociateurs rusés, escamoteurs et adaptables. En tant que *trickster*, l'endroit (le lieu) nous envoûte, il nous ensorcelle, il nous envoûte, le lieu est non pas une donnée sur laquelle on est seulement mais il est entre nous, il est au-delà de nous et il est à l'intérieur de nous ».

Concevoir les bibliothèques, ou les archives, ou les musées comme des lieux cosmoloaux, il me semble que ça peut vouloir dire au moins un certain nombre de choses que je vais passer en revue très rapidement. C'est des lieux d'autorité (on l'a déjà vu), et ces lieux d'autorité il y a toujours un petit truc, enfin je ne sais pas... Qui – ça m'intéresserait de savoir d'ailleurs – qui, à la BnF, a décidé qu'il fallait mettre un L majuscule dans le nom de Charles Tiphaigne de La Roche ? Moi ça n'a pas changé ma vie mais ça m'a fait beaucoup réfléchir et j'aimerais bien... Je crois que je suis une des rares personnes sur la planète à avoir tout lu de Charles Tiphaigne de La Roche, à avoir écrit des livres sur lui et j'aimerais bien savoir qui a décidé qu'il y avait un L majuscule ou pas. Il y a des trucs qu'on fait dans les autorités qui justement font partie de l'autorité. Ce sont aussi des lieux de négociation dans la mesure où toute autorité, pour ne pas exploser ou imploser ou se faire renverser, doit s'adapter, s'enrichir au contact, de nouveau, de ce qu'on peut appeler aujourd'hui *open source intelligence*. Et là, il y a des phénomènes de contestation qui peuvent se passer : c'est les lieux d'expérimentation et, de nouveau, Gallica Studio me semble avoir une dimension artistique, une dimension créative qui représente bien ces études-là. « Etude », au sens

aussi de l'étude du peintre ou l'étude du musicien où on esquisse des formes de création qui ne sont jamais complètement achevées mais qui sont d'autant plus intéressantes qu'elles ne sont pas complètement achevées.

Ce sont des lieux *cosmoloaux* : « cosmo », au sens où ils sont connectés à cette *worldly sensibility*, à cette computation à l'échelle planétaire. Et ce sont des lieux « locaux » parce que s'y constituent, ou s'y rassemblent, différentes communautés : c'est le cas aujourd'hui, une communauté mondiale qui se réunit un petit peu ici. Et ils sont aussi « locaux » dans la mesure où, outre ces conversations à distance qu'on peut avoir par Zoom, ce qui va se passer tout à l'heure dans la cafétéria (il n'y a pas de cafétéria mais juste en dehors ici en prenant le café), cette co-présence, ce contact entre les visages, entre les corps improvisant comme ça peut se faire en bas d'une allée de banlieue, ces études au sens où c'est ce qu'on fait avec les autres simplement en discutant, en bavardant, en échangeant, je crois que c'est très important aussi dans tous les lieux (d'autant plus avec des affaires de pandémie) qui nous permettent de nous réunir corporellement.

Donc les défis (c'est le thème de la journée je crois), les défis terraformateurs des bibliothèques, archives, musées, « cosmoloal » (pour reprendre les catégories que je vous ai proposées), ça serait donc d'alimenter la pluralité des mondes, des cultures, d'assurer leur soutenabilité dans les territoires qui leur sont propres, dans certaines places sur la terre, certains terreaux (et là je parle plutôt de terreaux sociaux, de terreaux, de nouveau, socioculturels), de survivre dans les flux de finance, d'information et de consommation globalisés (en général, c'est par ce biais-là qu'on prend ces phénomènes planétaires – par le biais de la globalisation – et forcément on a vu, ça change plein de choses – et l'IA et la connectivité de l'IA – dans les types d'emplois, dans les organigrammes, dans les choses à faire, etc.), bien entendu aussi de contribuer aux diplomaties internationales, la haute diplomatie (pas seulement où ce sont des chefs d'état qui signent des papiers mais à toutes les négociations de communication en train de se faire entre les cultures qu'on peut mettre à un niveau géopolitique), et de contribuer aux mutations inévitables, mutations sociales et écologiques nécessaires à préserver l'habitabilité de notre seule planète en terme de climat, en terme de nucléaire, etc.

Je vais finir avec deux slides. La première c'est pour essayer de décliner ce que je vous ai dit sur différents types d'humanités numériques. (Dans la revue *Multitudes*, on avait fait un dossier « humanités numériques 3.0 », c'était en 2015 je crois, vous pouvez trouver par exemple les textes dont je vous parle ici). Qu'est-ce que ça serait que cette superposition de couches qui coexistent toutes ensemble dans ce qu'on peut appeler les humanités numériques ? La couche numéro 1, ce serait d'inventer, d'appliquer de nouveaux outils numériques permettant de renouveler, de diffuser nos compréhensions des corpus existants (là c'est Gallica en tant que ça met à disposition des textes pour lesquels il fallait venir sur ce lieu, ici, pour les lire : maintenant on peut les lire sur toute la planète mais forcément ça renouvelle aussi nos compréhensions de ces textes en diffusant leur accessibilité). Il y a une deuxième couche. Il y avait un manifeste des humanités numériques 2.0 au début, je crois, des années 2010 peut-être, me semble-t-il, par Johanna Drucker et Jeffrey Schnapp et d'autres co-auteurs, où il s'agissait de mettre de la créativité là-dedans, d'utiliser les propriétés connectives du numérique pour pluraliser et dynamiser les interprétations créatives qui font le mérite des humanités, et là, de nouveau, ce serait les « études » au sens d'invention esthétique-publico créative de Gallica Studio. Quelqu'un qui s'appelle David Berry a pas mal développé la notion de « subjectivité computationnelle » disant que les

humanités numériques peuvent aussi avoir pour tâche en quelque sorte d'humaniser le numérique, d'humaniser les fonctionnements des algorithmes en se préoccupant du sort des subjectivités qui sont produites au contact et dans l'immersion de ce monde d'intelligence artificielle. Et, je rajouterais une quatrième couche où il s'agirait, en phase anthropocène, capitalocène, plantationocène (choisissez le mot qui vous plaît le mieux), de réorienter le numérique ubiquitaire en cour de développement dans une perspective planétaire d'habitabilité de la planète, d'une médialisation éco-politique soutenable et égalitaire. Cette computation à l'échelle planétaire, à la fois nous promet des façons de comprendre nos relations, de comprendre le climat dont on a absolument besoin, à la fois induit des transformations qui vont souvent dans un sens plutôt insoutenable que soutenable.

Dernier petit résumé de ce que j'ai essayé de dire : la double tâche parallèle des bibliothèques, archives, musées cosmologiques, ça serait d'une part la « maintenance » au sens d'« entretien », de « soin », des archives, des collections, etc. (là, on a absolument besoin, et d'intelligence artificielle, et de soins que j'appellerais humanitaires dans tous les sens que ça peut avoir), maintenance des archives et accueil et promotion des pratiques d'étude présentes, des pratiques d'étude non substituables par des IA parce qu'elles impliquent directement le corps et l'ancrage de corps dans des territoires et sur une planète. Une autre façon de dire ceci, c'est de contribuer à la fois à l'externalisation de l'attention (c'est merveilleux que des machines puissent lire des textes, en tirer des choses, ne serait-ce que la fonction *find* : pour moi la fonction *find* qui est un truc qui a complètement révolutionné les études littéraires) donc externaliser cette attention, et en même temps contribuer à ce que j'espère avoir fait comprendre comme des redéfinitions cosmologiques des sensibilités et des pertinences qui sont le nœud et le cœur de ce dont nous discutons dans nos études pluralistes. Et j'arrive au bout de mes quarante minutes.